



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

M A I 1881.

Chronique du mois.

*Réverie.—Le costume.—“ Une Mine de pierres.”—
L'approche des vacances.*

Ma fenêtre regarde en face la cour des Petits ; à mes pieds est le parterre qui, en attendant sa toilette émaillée de fleurs, couvre ses bords d'un gazon verdoyant. Le matin, le soleil danse dans ma chambre, protégée contre les rayons ardents de l'astre à son midi par la galerie supérieure. L'horizon ne s'étend pas au loin, mais la ceinture de beaux érables qui entoure la récréation et enveloppe le collège, repose doucement la vue. Cette fenêtre me rappelle bien des souvenirs. Là, appuyé sur le trumeau, que de fois j'ai laissé mon imagination courir dans les rêves ! Tantôt c'était le soir, lorsque le firmament brille d'étoiles, que la lune se promène majestueuse, répandant sur tous les objets une

lumière douce et pâle, et que la terre entière semble reposer dans un silence solennel ; tantôt c'était la nuit quand de gros nuages gris parcourent le ciel, emportés par l'aquilon, que le vent mugit à travers les arbres travaillés jusque dans leurs racines. Que la nature soit silencieuse comme une morte, qu'elle soit bruyante comme une bacchanale, j'aime à voir ce spectacle, à écouter ces bruits, à entendre ces voix mystérieuses qui révèlent à l'âme des sentiments nouveaux, des pensées d'un autre ordre, la font entrer en relation avec des êtres étranges qui ne lui sont pas tout à fait inconnus et qu'elle croit comprendre. Alors le sommeil fuit ma paupière, je ne songe plus au travail ; il me semble toutefois que je ne suis point oisif, car les heures s'écoulaient rapides. Ces moments n'appartiennent pas à la vie réelle, c'est la *réverie*, me dira-t-on ; je n'ose le nier. Pourtant je connais une autre réverie, et celle-là est dangereuse, rend l'âme mélancolique, malade, la remplit d'illusions, l'assombrit. Au contraire, ces entretiens avec la belle nature, avec la nature bouleversée, ces méditations pendant le silence ou le fracas de la nuit, ne fatiguent point. Peut-être vous inspireront-ils le dégoût pour les frivolités de la vie, certainement ils élèveront votre pensée vers des régions plus pures, ennobliront vos projets, en un mot, vous rapprocheront de Dieu.

* *

Dimanche dernier, la journée s'annonçait splendide ; le soleil, montant à l'horizon, inondait les plaines et les coteaux de ses rayons vivifiants ; la fraîcheur matinale caressait mollement les joues et, pénétrant dans les poumons, les dilatait ; les prairies et les bocages exhalaient les âcres odeurs de leur parfum printanier ; le moineau chassait, l'hirondelle tapageuse prenait ses ébats vertigineux au haut des airs ; la grive, la fauvette, tous les chantres ailés remplissaient les alentours de leurs chants et paraissaient lutter avec la gent écolière à qui l'emporterait par la force du gosier. De ma fenêtre je voyais et j'admirais cette recrudescence de vie et de

concert, lorsque la cloche se fit entendre ; elle appelait la communauté aux leçons de catéchisme.

Je ne sais trop pourquoi, j'ignore si d'autres partagent mes goûts, mais j'éprouve un charme toujours nouveau à regarder une troupe de jeunes élèves, prendre silencieusement leurs rangs et défiler devant moi. Ce spectacle offre encore plus d'attrait le dimanche, au jour du Seigneur, et dans les grandes fêtes civiles. Alors le peuple écolier s'est mis dans son beau, se présente en grande tenue, il a revêtu le *costume*. Jadis, et même de mon temps, le costume était en grande vénération ; l'élève se faisait un devoir, un honneur de l'endosser, non-seulement au collège, aux journées où il est obligatoire, mais aussi en vacance, et cela, toutes les fois qu'il voulait paraître en public, être distingué, respecté. La capote bleue ou demi-soutane avec nervures blanches, la ceinture et la casquette, voilà un habit qui plaît, et donne à celui qui sait le porter une certaine dignité imposante. Ce costume a quelque chose de l'uniforme du soldat, passe à l'élève une distinction martiale. Il me semble qu'il porte la tête plus haute, découvre un front plus intelligent, et la taille emprisonnée laisse mieux voir la beauté du corps. Lorsque toute une communauté se présente à nos yeux, on dirait un régiment de jeunes officiers sortant de l'école militaire. Comme ces derniers, un jour, ces écoliers seront appelés sinon à tirer l'épée à la frontière, au moins à lutter sur tous les champs de bataille de l'intelligence, à la tribune, au barreau, en chaire. Puissent-ils ne jamais oublier que c'est en respectant son habit que le soldat fait son devoir ; que la fidélité au devoir gagne au jeune guerrier les épaulettes, cette récompense qu'il a toujours devant les yeux, qui est le but vers lequel convergent toutes ses espérances, ses aspirations, ses efforts.

Le costume a quelque chose de sévère qui tient de l'habit ecclésiastique et commande le respect. Interrogez les anciens, ils vous diront comme ils étaient scrupuleux à porter leur costume, et aussi quels hommages, quelle bienveillante hospitalité leur valait la capote aux nervures blanches ! Dans nos paroisses encore, n'a-t-on

pas pour l'écolier qui ne rougit point de ses livrées, le même respect que l'on témoigne à l'ecclésiastique et au prêtre ! Lorsque l'écolier se rend à l'église ou ailleurs, comme les mères se plaisent à le regarder ! Et quels vœux ne forment-elles point de voir un jour un des leurs revêtu du même habit !

Je connais des hommes très haut placés dans la société qui déplorent la manie des écoliers de nos jours : ils ne veulent plus paraître en costume. “ Si je rencontre un petit enfant avec son costume, me disait un juge, mort il y a quelques années, je me découvre et je le salue avec grand respect ; mais les autres, eh bien ! ils veulent se mettre au rang de la foule, qu'ils restent peuple.”

Une troupe d'écoliers en costume rappelle le séminaire. Parmi ces jeunes gens, plusieurs, dans quelques années, n'auront qu'à allonger leur habit et prendront place dans le sanctuaire. Qu'ils portent donc religieusement leur costume, s'ils veulent un jour qui n'est pas éloigné, laisser espérer qu'ils porteront dignement la soutane.

“ Le costume ! ” j'entends crier de toutes parts, les gamins nous appellent *suisse*s. — Les gamins quelquefois, peut-être ; mais les honnêtes gens vous saluent. — “ C'est gênant, tout le monde nous reconnaît pour des écoliers et alors nous n'osons prendre toutes les libertés.” Voilà précisément pourquoi je tiens à ce que l'écolier en vacance porte son costume ; il y trouvera un avantage immense. Son habit l'empêchera de se compromettre, de se manquer de respect à lui-même. En vacance, bien des choses, je dirai plus, tous les plaisirs innocents sont permis à l'écolier. Parents, amis, étrangers, tout le monde se donne la main pour procurer à l'élève ces amusements. Delà ces maximes, “ il joue comme un écolier, il fait la chasse, la pêche, des courses comme un étudiant échappé de son collège.”

Lors même que vous seriez en costume pour vous livrer à ces divertissements, vous n'excitez aucune remarque malveillante. Mais si vous étiez tentés de vous abandonner à certains plaisirs que les jeunes mondains

se permettent, bien qu'ils ne soient pas toujours licites, aussitôt vous êtes remarqués, l'on fait sur votre compte des réflexions pénibles, qui font monter le rouge aux oreilles. Cela prouve une chose, c'est que noblesse oblige et que l'écolier est tenu en haute estime. Lorsqu'il déroge, ses écarts sont plus en évidence, ses chutes plus profondes et plus scandaleuses. Vous-mêmes, vous le comprenez ; vous avez le sentiment des convenances. Vous pouvez mal faire, mais votre conscience vous avertit de vos erreurs. Vous avez encore le respect, sinon de votre personne, du moins de votre titre d'écolier, vous respectez encore votre habit, vos livrées, et vous avez mille fois raison. D'un autre côté, vous êtes faibles, votre âme jeune a soif de plaisirs, et la tentation est souvent bien forte. Un instant vous serez sur le point de vous oublier. Mais si vous portez votre costume, presque toujours, la religion, le devoir et le respect à votre habit aidant, vous retiendront dans le droit sentier. Interrogez-vous vous-mêmes. Lorsque vous entrez en vacance et que vous allez à l'église, n'est-il pas vrai que pour faire honneur à votre habit vous vous tiendrez mieux dans le lieu saint, vous serez plus recueillis, plus attentifs, par conséquent vous prierez mieux et Dieu sera plus honorés ? Pourquoi ? parce que vous comprenez votre position, vous sentez que vous devez édifier les autres.

Maintenant jetez au coffre l'habit d'écolier, revêtez la jaquette du citadin. Aussitôt vous êtes comme un homme qui voyage *incognito* ; vous n'êtes plus scrupuleux sur le choix des amis et sur les réunions où vous pouvez vous trouver. Comme avec les loups il faut hurler, et que peut-être vous aurez le triste orgueil de chercher à primer en audace et en effronterie, vous tomberez dans des écarts qui contristeront vos parents, vos amis, peineront vos maîtres, donneront une mauvaise opinion de la maison qui vous a formés. Mes amis, portez votre costume et la gêne d'un moment vous épargnera bien de tristes aventures, bien des mécomptes, pour ne pas dire plus.

Qu'est-ce que le costume ? Le dictionnaire le

définit : “ l’habit de cérémonie. ” Mes chers amis les écoliers, vous qui paraissez avoir en horreur la capote bleue et la ceinture, prêtez-moi une oreille attentive. Vous vous flattez de savoir bien vivre, vous aimez à connaître ce qui est de bon ton, vous cherchez à vous instruire des mille détails qui forment le corps des convenances ou les règles de l’étiquette. Bon, cela posé, je tire les conséquences. Lorsque vous vous présentez comme écolier dans une réunion, dans un salon, dans une visite, les convenances exigent que vous ne soyez pas en négligé ou en habit de touriste, ce serait manquer de respect à l’assemblée, à votre hôte. Il faut que vous soyez en habit de cérémonie, et cet habit pour l’écolier, c’est le costume. Le monde est sévère sur ce point. L’officier, le colonel ou le général dans les grandes démonstrations se mettent en grande tenue, selon leur expression ; dans les grandes soirées, dans les dîners publics, vous verrez toujours les messieurs en habit de cérémonie ; agir autrement serait prêter au ridicule.

Qu’un bon cultivateur, aux fêtes civiles ou religieuses, porte de beaux habits en étoffe ou autres, tout le monde le respecte, l’admire, il s’est vêtu comme il convient à sa position. Vous, au contraire, vous aurez la redingote la plus élégante, le chapeau le plus coquet, vous donnerez prise aux remarques, parce que vous n’avez pas l’habit convenable à votre état.

Je vous citerai un fait. Il y a trois ou quatre ans, le gouverneur général, lord Dufferin, visitait l’une des plus florissantes petites villes de la province de Québec. Le gouverneur tint un lever et les principaux citoyens se firent présenter à Son Excellence. De riches cultivateurs, des marchands même vinrent offrir leurs hommages ; ils portaient l’habit commun, personne ne trouva à redire. Un avocat distingué crut pouvoir tenir la même ligne de conduite, plusieurs haussèrent les épaules et le Gouverneur lui-même se hâta de détourner la tête. Cet avocat n’avait pas tenu assez compte des convenances. Dans sa position il devait à sa dignité et à celle de son hôte de porter l’habit de cérémonie.

Il y a quelques années, au commencement des vacances, certains élèves que je connais bien, leurs noms sont encore dans ma mémoire, leurs traits sont présents à mon esprit, certains élèves, dis-je, au nombre de quatre et étudiant dans quatre collèges différents, se donnaient le luxe d'une promenade et assistaient à une séance où il y avait foule. Parmi les jeunes voyageurs, deux portaient la ceinture, insigne de leur grade, les autres se dandinaient comme deux élégants de la ville. A leur entrée dans la salle ceux qui sont en costume sont aussitôt remarqués, reçus avec une politesse exquise et conduits au premier rang parmi l'élite de l'assistance. Les autres durent se perdre dans la foule, étouffer de chaleur sans pouvoir trouver un siège et peut-être sans trouver des admirateurs de leur bel habit.

Arrivons à la morale pratique de ces réflexions inspirées par l'intérêt que le chroniqueur des *Annales* porte à la classe écolière. Peut-être en son temps a-t-il eu ses faiblesses. Mais il reconnaît qu'il a suivi trop facilement un exemple funeste. Il s'aperçoit que le mal devient de plus en plus général. Depuis la sortie jusqu'après la rentrée, les costumes, dans le monde, se rencontrent aussi rarement que les honnêtes gens dans un pays de voleurs. Maintenant l'on sera surpris si la jeunesse des collèges n'a plus le prestige des vieux jours, si l'on n'a plus pour elle les mêmes égards, les mêmes libéralités ! Que l'écolier se tienne bien, soit à la hauteur de sa position et il sera respecté comme il a droit de l'être.

Ainsi, c'est un devoir imposé par votre règlement, exigé par les convenances qu'à votre arrivée chez vous, votre première visite soit pour Monsieur le Curé. Vous ne pouvez manquer à ce point, sinon il sera dit de vous que vous ignorez les plus simples éléments des convenances, l'on ira même jusqu'à soupçonner que la maison où vous prenez votre instruction, n'a pas su vous inculquer ce qu'on appelle le savoir-vivre, pour parler plus clairement, vous manquerez aux premières règles de la politesse. Cette visite est de cérémonie, elle doit être courte et vous devez être en habit de

cérémonie, c'est-à-dire, en costume. Sinon ne soyez pas surpris si vous êtes reçu comme un simple mortel, et si l'on vous fait passer au bureau. Je connais bien des curés qui regrettent la manière d'agir des élèves de leur paroisse, qui se feraient un honneur d'inviter à leur table ceux qui se conduiraient en écoliers bien élevés, feraient convenablement leur visite et sauraient, quand les bienséances l'exigent, se montrer fiers de leur costume.

Le chroniqueur est sérieux aujourd'hui, mais il n'est pas fâché d'être une bonne fois pratique comme un professeur de géométrie.

* *
*

Un homme qui prend les choses au sérieux, c'est notre bon Père Lacasse. Il a lu ma dernière chronique, où je ne le ménageais guère, puisque en tête de neuf alinéas consécutifs son nom paraissait, écrit en grosses lettres. J'étais tellement pénétré de mon homme, c'est-à-dire de mon sujet, que le Père Lacasse était toujours au bout de ma plume. Aussitôt il se fâche tout noir, et me lance à la tête une mine de pierres. Mes amis, ne vous effrayez pas ; les projectiles du brave missionnaire ne sauraient blesser, au contraire ils procurent un grand bien intellectuel, moral et même physique. Cette Mine de pierres, c'est un nouveau livre que notre ami vient de publier pour faire suite à la première mine, ... et il y aura d'autres suites. Tant mieux ! Enfin notre cher peuple aura des livres attrayants, instructifs et pas difficiles à lire. Il s'instruira à l'école du Père Lacasse, deviendra meilleur et trouvera un délassement aux travaux de chaque jour.

Ce petit volume de cent cinquante pages est bien rempli ; les sujets sont très variés ; l'auteur parle de tout ce qui peut intéresser la classe agricole. L'ouvrage se divise en trois parties, religion, politique, agriculture et colonisation.

Dans la première partie, l'auteur montre qu'il n'y a qu'une seule religion bonne. Pour prémisses il pose un axiome assez évident, c'est que deux et deux font quatre,

et il n'en démord pas. On voit que le Père a l'orgueil des chiffres. Je ne m'en étonne point. Il m'a conté à l'oreille que dans sa jeunesse il avait gagné le prix d'Arithmétique.

N'allez pas croire qu'il va s'enfoncer dans de grandes équations, remonter aux grands principes, apporter de hauts raisonnements. Il pose un dilemme des plus simples, en appelle au bon sens, et toute intelligence peut saisir la vérité de la proposition énoncée.

Après avoir combattu certains préjugés du peuple qui est porté à croire que les gouvernants s'enrichissent à ses dépens, après lui avoir fait entendre qu'il ne faut pas compter toujours sur le gouvernement, mais que l'initiative privée doit aider au progrès, entreprendre certaines améliorations d'utilité publique, l'auteur expose son programme politique. Nul parti n'aura à se plaindre, car les rouges et les bleus l'adoptent et le prêchent éloquemment toutes les fois qu'ils briguent les suffrages du peuple.

Le Père Lacasse trouve que ses compatriotes font trop de politique et pas assez d'agriculture. Qui osera le nier ? Une classe qui n'a point les amours du Père, ce sont les politiciens imberbes qui font la cabale électorale et débitent à l'aune la parole destinée à former les opinions des électeurs sur les grandes questions. Vraiment, cher neveu de mon oncle Germain, je vous trouve sévère. Il y a de quoi abattre le courage de ces jeunes gens qui se croient sincèrement de grands hommes. Qu'arriverait-il, si, irrités de l'ingratitude humaine, se voyant dépréciés, même dans les livres, ils allaient renoncer à la carrière ? Les plus belles pages de l'éloquence seraient déchirées au grand livre de l'avenir. Rappelez-vous, mon Père, vos premières campagnes, vos débuts oratoires dans certaine paroisse populeuse en souches.

Enfin l'auteur aborde son sujet favori, la colonisation et l'agriculture. Ah ! c'est en parcourant ces pages que nos bons cultivateurs vont ouvrir les yeux, lorsqu'ils apprendront qu'il ne tient qu'à leur volonté non seulement de s'enrichir, mais de remplir les coffres du gouvernement. L'auteur n'avance rien qu'il ne prouve ; il

expose les chiffres sous les yeux. Tout est mis en scène simplement, sans art, sans apprêt ; les récits sont intéressants, le Père sait toujours placer le petit mot pour rire afin d'éveiller l'attention et chasser le sommeil. Espérons que ce second volume aura le sort brillant du premier. Que les cultivateurs montrent qu'il aiment la lecture et bientôt leurs amis dévoués sauront leur créer toute une bibliothèque à la fois sérieuse et amusante.. !

*
*
*

Quoi qu'on en dise, le mois de mai a ses charmes. Il n'a point pour le Canada cette clémence qu'il prodigue à d'autres régions, cependant pour moi, il est bien le beau printemps, et le printemps me rajeunit, comme il rajeunit la nature entière et lui communique une vie nouvelle. En effet, aux premières influences du printemps, lorsque les feux du soleil ont fécondé la terre, tout s'imprègne de vie dans la nature, les reptiles engourdis se réveillent, les poissons couverts de cuirasse argentée bondissent sur l'onde, les oiseaux parés des plus belles couleurs répètent aux échos du bois leurs joyeuses chansons, les forêts elles-mêmes semblent s'attendrir, les plantes développent leurs boutons et les fleurs, entr'ouvrant bientôt leurs brillantes corolles, déploieront toute leur grâce, toute leur magnificence. Merveilleux printemps, source de vie, harmonie ravissante de la nature, par toi s'embellit l'air que je respire, l'onde qui mugit au loin ; tu règues dans les sombres et murmurantes forêts, sur la croupe des monts et dans les fertiles vallées ; par toi les arbres, les plantes donnent à la terre sa plus belle parure et son plus riche vêtement.

Enfin les beaux soleils, les longues journées, le concert des oiseaux auquel répondent ceux des élèves qui bientôt commenceront à faire entendre le joyeux refrain « La la la, nous voilà, » tout répand dans l'atmosphère qui nous environne comme un parfum venu des rives qui nous ont vus naître, annonce le voisinage du lieu natal, avertit que le temps est arrivé de songer au voyage vers la maison paternelle. Ces indices sont familiers

à l'élève. Déjà les examens se préparent, les malles se bouclent. Je suis presque tenté de souhaiter à mes jeunes lecteurs bon voyage et heureuses vacances, car tout m'annonce que la prochaine chronique trouvera la grande famille dispersée vers les quatre coins de la Province. Par mesure de prudence je vous dis en finissant : *Va'ete usque ad annum proximum.*

SIM.

En canot.—Voyage au lac St-Jean

PAR M. LE JUGE ROUTHIER.

Impressions de lecture.

Ce récit de voyage est frais et gracieux comme une idylle. Aussi M. le juge Routhier n'est-il pas un voyageur économiste. S'il est allé au lac St-Jean, ce n'était point pour y placer des capitaux français ou pour y introduire l'industrie sucrière. Il ne cherchait pas de terres à coloniser ; il ne s'enquérât ni de charbons ni de phosphates. Je crois même qu'il est passé à Tadoussac, sans avoir vu le port d'hiver ; il n'a pas découvert davantage cette fameuse route de chemin de fer si bien tracée et retracée. En vérité, on ne saurait avoir de soucis plus modestes : il voulait simplement "un peu d'isolement, une solitude à trois ou quatre au milieu des forêts, un tête-à-tête avec la nature et ses immortelles beautés." Le voilà donc parti en vacances, voguant sur le grand fleuve, voguant sur le Saguenay, longeant le lac Kinogami, courant en canot sur le lac St-Jean, poussant une pointe chez les Montagnais, couchant sous la tente, sautant les rapides, cheminant à travers les bois, saluant les soleils levants, butinant avec les abeilles sur les haies de framboisiers, chantant avec les oiseaux, causant partout avec la grande nature et s'enivrant à cœur joie de ses splendeurs, de ses harmonies, de ses arômes. Ce beau voyage s'est doré encore de la société d'amis choisis. Dans l'atmos-

phère où se trouvaient M. Claudio Jannet, M. le comte de Foucault et le Père Lacasse, il semble que l'esprit devait pétiller plus fort, et le cœur battre plus gaie-ment ; on y jouissait mieux de l'air, du soleil et du pain du Bon Dieu, et l'on se sentait revivre, rajeunir comme à la fontaine de Jouvence !

Quoi qu'il en soit, je comprends que M. Routhier ait gardé vives et chères les impressions de ce voyage, et qu'il ait voulu les fixer pour les soustraire au vent de l'oubli. Il l'a fait dans ce petit volume, avec le talent qu'on lui connaît. Sans doute, il n'a pas trouvé une épopée là où il ne pouvait y en avoir ; mais c'est un charme encore que de voir se jouer, en une idylle, cet esprit si souple et si varié : sérieux, grave, solennel, à son heure, puis léger et presque folâtre, rieur parfois jusqu'à la malice, plus souvent enjoué avec grâce, toujours fin, délicat, brillant.

M. Routhier est un maître dans l'art d'écrire. C'est dire qu'il a exécuté son œuvre avec cette correction de dessin, cette pureté de style, cette sobriété de tons et de couleurs qui distinguent la manière des maîtres.

Son récit a des allures vives et rapides. Il ne se traîne point dans le terre à terre des menus détails ; il rase plutôt la crête des faits, *apices rerum*. Les incidents sont notés au fil de la plume ; le paysage, crayonné à grands traits ; les personnages, encadrés dans des silhouettes plutôt que des portraits. Ce n'est pas, toutefois, que notre voyageur se fasse faute de s'arrêter au milieu d'une fraîche oasis, au bord d'une cascade ou d'une forêt grandiose. Le récit s'épanouit alors en merveilleuses descriptions : quelle richesse de traits, quel éclat et quelle variété de couleurs dans la *Venise du Lac*, la *Vache-Caille*, et le *Rapide Gervais* !... Aussi ne faut-il pas oublier que ce voyageur est poète.

Poète, oui vraiment, il l'est par le coloris du style, jusque dans les incidents les plus vulgaires de son récit. Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.... Mais il ne marche pas toujours, car il suffit d'un coup d'aile pour le soulever de terre et l'emporter aux hauteurs. M. Routhier a de ces coups d'ailes,

soit qu'il médite en face du grand fleuve ou des pics altiers, soit qu'il prête l'oreille aux mille voix s'échappant de la nature au lever du soleil.

Quoi qu'en disent les voyageurs, il peut arriver qu'un récit de voyage soit monolone ; mais à coup sûr, celui-ci ne l'est point. Il est varié comme la nature elle-même. S'il faut plus encore au lecteur, M. Routhier saura le lui donner dans ses épisodes. L'excentrique Anglais, lord G. est un personnage réjouissant, qui, pourtant, finit par exciter moins d'hilarité que de pitié. *Stella maris*, légende exquise de sentiment et de style, qui vous attendrit délicieusement dans un souris mêlé de larmes ! Celui qui l'a écrite est un chrétien, et poète meilleur ne saurait être, dirai-je dans tous les sens du mot.

Ce même poète chante aussi dans les tons modestes. A rimer un couplet, il peut rendre plus d'un point à M. le comte de Foucault lui-même. Pourquoi faut-il que la plume du chanteur soit si discrète, quand sa voix jetait à tous les échos les accents d'une verve intarissable?... Je constate une autre lacune dans ce livre, et je veux me plaindre, moi lecteur, d'avoir été frustré dans une attente qui me semblait légitime. J'espérais d'être admis dans l'intimité de nos quatre voyageurs à ces causeries de la tente et du canot pétillantes d'esprit, folles de gaieté ; à cette soirée, entr'autres, où " les cœurs furent si joyeux et les langues si alertes," où il y eut avalanche de bons mots, d'histoires, d'éclats de rire. Vain espoir ! M. Routhier ne m'a donné que la soif de Tantale.... Je serais tenté de lui garder rancune, si d'ailleurs il ne m'avait tant charmé.

Deux mots encore.

J'ai été professeur de littérature. Si je n'avais pas cessé de l'être, je voudrais relire avec mes élèves le livre de M. le juge Routhier. Mais je me garderais bien d'encadrer cette lecture dans un paysage aussi froid que les quatre murs d'une classe. Je demanderais à la nature elle-même une autre scène et d'autres décors. Je vois d'ici sur la lisière de notre bosquet, un érable touffu, dont les bras s'arrondissent à hauteur

d'homme, en un double berceau de feuillage. C'est là que, par un beau congé de mai, j'irais m'installer livre en main, mes élèves rangés autour de moi. Qu'il fait bon sous ce frais ombrage ! Sans doute, il y a quelque vingt-cinq ans, M. Routhier y venait s'asseoir, essayant une rime, fredonnant un couplet ou devisant avec quelques amis des incidents de la vie écolière et des projets d'avenir. O les bons moments ! je m'en souviens.... Nous étions là à causer, rire, chanter ; et lui, notre futur juge, causait plus dru, chantait et riait plus fort que personne à tous les échos d'alentour. C'était bien son droit, du reste ; car il était l'âme de nos cercles intimes, il jouissait au milieu de nous du pouvoir incontesté de dérider les fronts et de mettre le rire aux lèvres : je dois ajouter en toute justice qu'il n'exerçait pas ce pouvoir ailleurs qu'en récréation, si ce n'est peut-être *quelquefois* au parloir, au sein de nos studieuses veillées de philosophes.

Je l'ai retrouvé dans son livre, le joyeux compagnon, l'aimable causeur ; et c'est lui que je présente en ce moment à mes élèves réunis à mes côtés. Ces âmes ont quinze ans. Elles ne comprendraient pas le savant juge parlant *ex cathedra* et peut-être même ne goûteraient pas comme il faut le brillant orateur ; la jeunesse est si réfractaire à l'éloquence ! Mais le conteur ami qui se présente avec un récit de voyage est sûr d'avance de captiver tous les cœurs. En route donc et en canot.

Je lis une première page, puis une seconde et une troisième. Je n'oserais dire que mes élèves saisissent tout l'art de ce récit, tout le fini de ce style ; mais je vois qu'ils s'attachent de suite à ce voyage pittoresque. Une heure s'écoule et je lis encore : je constate que le temps passe vite à ces figures tendues, silencieuses, immobiles. Je lis toujours.... Nous avons sauté les derniers rapides. Voici Chicoutimi et, de nouveau, la Malbaie ; c'est la fin du voyage et du livre. "Quoi déjà ?" semblent me dire tous les regards surpris. Jeunes têtes et jeunes cœurs ont peine à sortir du charme où les a mis cette lecture ; ils n'en parlent que comme d'un avant-goût des vacances.

Mes élèves partent maintenant pour l'étude. Qui sait si, avant de prendre place à son pupitre, en songeant à cette œuvre d'un Térésien parti des mêmes bancs où il va s'asseoir ; qui sait, dis-je, si plus d'un ne sentira pas s'éveiller en son âme une aspiration nouvelle et comme un vague désir de gloire littéraire ? Je ne voudrais point nourrir ni étouffer ce germe naissant d'une illusion ou d'un légitime espoir ; mais si cet humaniste devait voir, un jour, son rêve réalisé, pourrais-je lui souhaiter une gloire plus belle et plus pure que celle de M. le juge Routhier ?

La Saint-Antonin.

Le 10 mai ramenait une fête toujours saluée avec bonheur par le peuple écolier, la St-Antonin. La veille au soir à 6 h., les deux communautés se réunissaient dans la salle des grands ; et M. le Directeur, au nom de ses élèves, exprimait les sentiments de respect, de reconnaissance et d'affection que ressentaient en cette circonstance tous les cœurs envers celui qui depuis bientôt vingt-un an, dans les fonctions les plus diverses, comme professeur, comme régent, comme directeur, comme préfet des études, enfin comme Supérieur, s'est consacré tout entier à l'œuvre de l'éducation dans ce Séminaire. M. le Supérieur, dans sa réponse, après avoir félicité les élèves sur le bon esprit dont ils n'ont cessé, pendant tout le cours de cette année, de donner les preuves les moins équivoques, insista surtout sur cette idée : "qu'il est du devoir de tous les enfants bien nés de correspondre par leur reconnaissance, par leur travail, par leur piété, par leur bonne conduite, au dévouement qui se sacrifie à leurs plus chers intérêts, aux efforts qui se font ici pour leur procurer une éducation forte et vigoureuse, ainsi qu'une instruction, non-seulement classique et littéraire, mais encore, pour répondre aux besoins du temps, scientifique, utilitaire et pratique."

Le soir, après souper, certains amateurs des classes de Philosophie et de Rhétorique nous donnèrent une séance de déclamation, dont le programme était intitulé : *Les premières Vêpres d'une grande fête*. D'abord *Alceste, Philinthe et Oronte*, dans la personne de MM. J. Grignon, H. Legault et J. Charbonneau, exposèrent sous nos yeux quelques-unes de ces situations d'un comique fin, délicat et relevé, dont Molière nous a laissé le modèle inimitable dans le plus grand de ses chefs-d'œuvre, *le Misanthrope*. Puis nous assistâmes à la réclusion, à la tristesse, aux projets, aux espérances, enfin à la délivrance de deux écoliers, enfermés par hasard au sommet d'une tour en ruine qu'ils avaient voulu visiter dans une excursion de vacance. La pièce avait nom : *Les deux Robinsons du fort Senneville* ; la scène se passait à Ste-Anne du bout de l'île, sur les bords du lac des Deux-Montagnes. Tout en nous amusant, nous eûmes la bonne fortune d'apprendre sur cette antique forteresse plusieurs détails historiques, déterrés de la poussière du passé. MM. S. Corbeil et G. Payette jouèrent le rôle des Robinsons ; ils furent délivrés par le vieux père Michel, qui riait et pleurait en même temps, M. C. Rochon. Pour reposer le spectateur, l'Orphéon fit entendre trois charmantes chansonnettes : *Hymne du Printemps, La Patrie des Hirondelles et l'Exilé Suisse*.

Le lendemain, malgré le mauvais état des chemins et les menaces d'un ciel pluvieux, MM. les Curés du voisinage et plusieurs amis venus de loin se réunirent pour présenter à M. le Supérieur leurs vœux et leurs souhaits de bonne fête. Ce sont : M. le Grand Vicaire N. Z. Lorrain ; MM. G. Thibault, curé de Longueuil ; S. Tassé, curé de Ste-Scholastique ; O. Monette, curé de St-Barnabé ; J. Graton, curé de St-Henri de Mascouche ; S. Théberge, curé de St-Augustin ; J. Guyon, curé de St-Eustache ; J. B. Lemonde, curé de Ste-Dorothee ; A. Labelle, curé de St-Jérôme ; J. Lonergan, curé de Ste-Brigitte ; E. Demers, curé de Ste-Anné des Plaines ; F. X. Sauriol, curé de Ste-Adèle, F. X. Geofroy, curé de Ste-Sophie ; J. Piché, curé de Terrebon-

ne ; J. Routhier, curé de Ste-Anne, Ottawa ; B. Rioux, curé de Ste-Monique ; A. Séguin, curé de Ste-Cunégonde ; T. Kavanagh, chapelain des RR. Sœurs de la Providence ; S. Lonergan et N. Lemoyne, vic. à Ste-Brigitte ; D. Leduc, vicaire à Ste-Cunégonde ; M. Denoncourt, vicaire à Ste-Scholastique ; A. Nantel, avocat, etc.

Dans l'après-midi il y eut séance académique. M. F. Charbonneau, président de l'Académie St-Charles, après la lecture d'une adresse au héros de la fête, en quelques-remarques rapides et précises, nous rappela quelles furent les principales vertus de saint Antonin, sa piété, sa prudence, son zèle, son esprit de mortification, et surtout son amour de la science et son dévouement à la jeunesse studieuse. — Ensuite M. W. Early, dans un discours fort et nerveux, nous parla de l'œuvre capitale de saint Antonin, œuvre gigantesque qui résume tous les travaux, toutes les aspirations et toutes les études de sa vie, je veux dire, sa *Somme morale*. — Puis MM. A. Gaboury, H. Deslauriers, A. Sauriol, A. Bertrand, E. Grignon, S. Corbeil, C. Rochon, M. Coupal nous lurent ou nous déclamèrent divers extraits de leur journal *l'Académicien*, morceaux bien choisis, courts, variés, dont la plupart étaient fortement épicés de saillies, de boutades, d'allusions que les écoliers, à l'esprit prompt et vif, saisissaient au passage et soulignaient de leurs applaudissements. Ces extraits se lisaient au programme sous les titres suivants : *L'annonce d'une grande fête, Les impressions d'une grande fête, Une promenade, Les Remords du pécheur, Une attaque importune et une attaque opportune, Une plume docile, La mort de saint Louis, La chute de ma moustache, Le nouveau jeu de paume, Le génie du tabac, Adieux du novice mourant*. — La fanfare, comme à toutes nos fêtes, du reste, fit résonner les échos de notre salle de ses bruyants accords ; et le grand-chœur nous donna trois chants qui furent tout à fait goûtés : *La St-Hubert, La colombe et la fourmi*, et *La nocce du Village* ; ce dernier surtout est remarquable par son harmonie à la fois savante, vive, sautillante et légère. — Enfin, com-

me bouquet de la séance, deux jeunes élèves de sixième, MM. C. Poissant et V. Perrin, déclamèrent une petite pièce de poésie, déjà chantée en pareille circonstance ; elle a été publiée ailleurs, nous la reproduisons toutefois ci-dessous *ad rei memoriam*.

La Saint-Antonin.

(CANTATE.)

LE CHOEUR.

O grand évêque de Florence,
Saint Antonin, pour son bonheur
Bénis la tendre efflorescence
Des vœux que forme notre cœur.

UNE VOIX.

Embaumant la nature
Le printemps de ses fleurs
Etale les parures
Et les vives couleurs

UNE AUTRE.

Dans le parterre de notre âme
S'épanouit en ce beau jour
La fleur aux pétales de flamme,
La rose pourpre de l'amour.

LA 1^{re} VOIX.

Sous un épais feuillage
L'arbre luxuriant
D'un sombre et frais ombrage
Offre le doux présent.

LA 2^{me} VOIX.

Sous les ailes de sa tendresse,
A l'ombre d'abondants secours,
Paisiblement notre jeunesse
Ici coule ses plus beaux jours.

LA 1^{re} VOIX.

Jusqu'aux rives lointaines
Emaillé de rubis
Le gazon tend les plaines
De verdoyants tapis.

LA 2^{me} VOIX.

D'une verdure toujours nouvelle,
 Au plus intime de nos cœurs,
 Fleurira vivace, immortelle,
 La mémoire de ses faveurs.

LA 1^{re} VOIX.

Souriant à la terre
 Le soleil en tous lieux
 Verse de sa lumière
 Les flots délicieux.

LA 2^{me} VOIX.

Qu'un jour, au sommet de la gloire,
 Au sein des astres radieux,
 Son front couronné de victoire
 Brille du pur éclat des cieus.

RELIQUË.

Le poète si dévoué aux *Annales*, M. T. Lord, élève de Philosophie (2^{me} année), laissait le collègue, il y a quelques semaines, obligé par sa faible poitrine d'anticiper le repos des vacances. C'était pour lui le grand et solennel départ, c'étaient les derniers adieux à la vie d'écolier, c'était la séparation définitive : M. Lord en a senti toute l'amertume, et ses confrères l'ont sentie avec lui. Aujourd'hui encore *vivit sub pectore vulnus*. Ils ne sauraient voir cette place restée vide à la chapelle, en classe, à l'Académie, sans regretter l'ami qui l'occupait si dignement. Le bureau des *Annales* s'associe de tout cœur à ces regrets.

De loin comme de près, M. Lord, nous le savons, sera fidèle au souvenir de l'*Alma Mater*; mais dans les destinées nouvelles que lui prépare la Providence, aura-t-il le vouloir et le pouvoir de continuer aux *Annales* ses faveurs poétiques? En attendant la réponse à cette question, nous reproduisons de l'*Académicien* deux badinages, échappés à cette plume facile dans un moment où elle était tourmentée par le démon des vers; car évidemment ces pièces n'ont pas été rimées en dépit d'Apollon.

La chute de ma moustache.

(DITHYRAMBE.)

O Rivière des Chiens, remonte vers ta source,
 Et vous, astres errants, suspendez votre course,
 Tremble, univers, jusqu'en tes fondements,
 Et que la foudre gronde,
 Et que la mer profonde
 Et tous les éléments
 Se déchainent contre le monde ;
 ! Voici le dernier jour....
 (Ma langue à mon palais s'attache)
 Le dernier jour de ma moustache.

O moustache, tu vis d'ineffables instants.
 Ton printemps s'écoulait à peine,
 Et déjà de leur triste et glaciale haleine
 Te touchent les sombres autans.

Il avait immolé sa mère,
 Il avait méprisé les Dieux,
 Il avait égorgé dans l'ombre et le mystère
 Ses hôtes malheureux,
 Il avait sur le cœur une triple cuirasse,
 Celui qui le premier
 Fit tomber la moustache et déforma la face
 Sous les coups de l'acier.

Mais que dis-je? ici-bas tout ne voit qu'une aurore
 Et tout est passager ;
 Les aimables couleurs dont la fleur se décore
 Se flétrissent au vent léger.
 Et toi qui fus du monde, où les plus belles choses
 Ne vivent qu'un matin,
 Puisque tu partageais les qualités des roses,
 Partage leur destin.

Le Génie du Tabac.

Tout semblait sommeiller. La nuit était venue
 Et d'un voile uniforme embrassait l'étendue.
 La campagne et les bois, se déroulant aux yeux,
 Se perdaient à demi sous une teinte grise ;
 Nos dômes, à travers les voiles ténébreux,
 Dessinaient dans l'azur leur coupole indécise.
 Errant seul, j'écoutais le bruit mystérieux
 Des arbres inclinant leur tête sous la bise.

Tout semblerait palpiter sous un souffle confus :
 J'entendais frissonner au loin l'érable et l'orme,
 Et dans les airs passer mille sons inconnus.

Là-bas, dans le lointain, dressant sa tête énorme.....
 Qu'aperçois-je? . . . un géant qui menace les cieux
 De son front gigantesque et ses bras spacieux.
 Deux ruisseaux de tabac s'échappent de sa bouche
 Et réveillent au loin de sinistres échos.
 Il porte sur son front l'empreinte du chaos.
 La terre, sous ses pieds, agite sa surface,
 Et son bras fait trembler les sphères de l'espace.
 Sa chevelure, noire et pleine de gravier,
 Telle qu'une forêt, couvre son front altier.
 Sa figure amaigrie est mille fois plus blême
 Que les pieux dervis après leur long carême ;
 Et semblable à l'Etna, sa pipe dans les airs
 Vomit des tourbillons de fumée et d'éclairs.
 Il tient dans sa main une " *plogue*" plus grande
 Que les pins d'Amérique ou les ifs de l'Islande.
 Et dans l'autre je vois une *blague* au contour
 Vaste comme un ballon ou comme notre tour.

Sur le monde endormi tendant son bras immense,
 Silencieux vers moi comme une ombre il s'avance.
 Devant lui, " la Rivière aux Chiens" fuit vers sa source,
 Les astres obscurcis ont suspendu leur course,
 Mille éclairs ont percé les voiles de la nuit....
 Il s'incline, s'assied, et la terre gémit.
 Et pendant que son front sillonne encor les nues,
 Il couvre nos deux cours dessous lui disparues ;
 Et d'un ton plus bruyant que l'orage et les flots,
 A la mort qui le suit il adresse ces mots :

" De l'aurore au couchant s'étend mon vaste empire ;
 " Et des pays brûlants jusqu'au Septentrion,
 " Sous ma fatale main l'homme s'affaisse, expire,
 " Et succombe en offrant de l'encens à mon nom.
 " Trois siècles sont mon âge et j'ai conquis le monde,
 " Je domine sur terre et je règne sur l'onde,
 " Les empires vaincus se courbent devant moi.
 " Les rois les plus puissants m'ont appelé leur roi....
 " Et cet humble édifice où grandit le jeune âge ;
 " Ce toit que vous voyons suspendrait mon ouvrage !
 " Il pourrait se dresser.... m'arrêter en mon cours !.....
 " En vain pour le sauver un supérieur sage
 " En travaux dévoués consume tous ses jours ;

“ Ses disciples chéris me consacrent leur vie.
 “ Je veux changer ces lieux en une tabagie,
 “ Je veux les transformer en un vaste tombeau !....

Il dit, les fondements du collège tremblèrent,
 Les échos de sa voix dans la nuit s'étouffèrent ;
 J'entendis bourdonner un bruit mystérieux ;
 Les spectres confondus s'enfuirent à mes yeux.
 De l'airain j'écoutai vibrer la voix sonore,
 Je m'éveillai, c'était l'aurore !....

Souvenirs du Collège.

Pour remplir une promesse de notre programme, nous publions aujourd'hui *un devoir d'ancien élève*. Nous ne saurions mieux commencer qu'en reproduisant une composition d'un écolier brillant et solide, qui a réalisé les espérances que faisaient alors concevoir sa conduite et ses talents, nous voulons dire M. le Grand Vicaire N.-Z. Lorrain. Cette composition a été lue à une séance publique, le 4 février 1864.

C'était après un jour de fête. Je m'étais amusé durant toute la journée, et jamais je n'avais eu autant de plaisir. Le soir, je m'endormis, l'esprit rempli de ces impressions du jour. Pendant la nuit j'eus un songe. Il me semblait que j'avais franchi l'âge de l'adolescence. Les soucis de la vie avaient ridé mon front, et blanchi mes cheveux avant le temps. Plongé au milieu des affaires, je n'avais plus un moment de repos ; tous mes jours se passaient au sein du tracés ; et la nuit de nouvelles insomnies venaient me troubler encore. Or, un soir que j'étais seul dans mon cabinet, je mis la main par hasard sur un album où j'avais écrit quelques incidents de ma vie d'écolier, et en feuilletant ces pages, je me reportai aux jours de ma jeunesse, et successivement tous mes souvenirs de collège vinrent se présenter à ma mémoire.

J'oubliai un instant tous mes soucis, et il me fut donné de revivre de ma vie d'autrefois, de goûter en-

core par la pensée cette paix, ce calme profond qui habite sous le toit du collège. Oh ! qu'ils étaient purs, ces jours de ma jeunesse ! Que de joie, que de bonheur ils apportaient à mon âme ! Comme elles passaient vite, ces heures délicieuses, si bien partagées entre le travail et le repos ! Le matin, quand la cloche vigilante m'arrachait au sommeil, frais et dispos, je me mettais avec courage au travail ; bientôt venait la récréation, puis la classe, puis encore la récréation, et la journée s'écoulait si vite, si vite, que je n'avais pas le temps de compter les heures, et le soir, je m'endormais sans remords pour la veille, sans soucis pour le lendemain : j'avais rempli mon devoir, j'étais heureux. Et qu'était-ce que le devoir alors ? Est-ce qu'il en coûte beaucoup d'être recueilli à la chapelle, attentif en classe, studieux à l'étude, animé au jeu ? Et, cependant, il n'en fallait pas plus pour me procurer le bonheur que donne la conscience du devoir accompli.

Dans ce calme séjour, sanctuaire de la religion et de la science, mon âme n'était pas encore ouverte à toutes les passions qui rendent la vie agitée et inquiète. Les froides pensées d'intérêt et d'égoïsme, tous ces mots brillants de richesses, honneurs, plaisirs, n'avaient pas encore troublé la paix de mon cœur. Pour trouver le bonheur, il me suffisait de remplir mes humbles devoirs d'écolier. Le présent ne m'apportait aucun sujet d'inquiétude, l'avenir me souriait tout brillant d'espérances et me berçait des plus douces illusions.

Cependant, je dois le dire, sous ce beau ciel du collège la vie n'était pas tout à fait exempte de misères ; mais c'était de légers nuages, qui ne faisaient qu'apparaître et ne servaient qu'à me faire mieux goûter la beauté de l'azur sur lequel ils se détachaient.

Au milieu de mes rêveries, je me demandais ce qu'était devenu maintenant cette vie si douce de ma jeunesse ! Hélas ! elle s'était envolée comme un songe, et déjà elle était bien loin dans le passé. Toutes mes illusions s'étaient évanouies, toutes mes espérances avaient été trompées. Cette vie que j'avais aperçue dans l'avenir, si pleine de charmes, se présentait main-

tenant dans sa triste réalité, remplie de sécheresse et de froideur. Ce n'était plus ce chemin large, facile, bordé de fleurs que j'avais parcouru avec délices dans mes rêves ; c'était un sentier rude, étroit, escarpé, où je ne pouvais faire un pas, sans que mon pied heurtât contre la pierre, sans que ma main se froissât contre une épine. Plongé au milieu des affaires, je ne trouvais plus un moment de repos. Mes devoirs s'étaient multipliés, et tous les jours m'apportaient de nouveaux fardeaux, de nouvelles inquiétudes. Je ne voyais plus autour de moi que des hommes indifférents ou intéressés, sinon jaloux et méchants, et tout occupés à traverser mes desseins. En vain la fortune me comblait de ses faveurs ; au sein des honneurs et des richesses, je sentais dans mon cœur un vide immense, car je ne pouvais plus retrouver cette douce paix de l'âme qui seule procure le bonheur.

A la vue d'un si grand contraste entre ma vie présente et ma vie d'autrefois, je m'écriai : Revenez, beaux jours du collège ! revenez avec votre paix, votre calme profond, revenez guérir mon âme malade ! que je goûte encore votre bonheur ! Mais, que dis-je ? Hélas ! le temps passe et ne revient plus. Jours chéris ! que votre souvenir soit du moins, pour mon âme, comme un baume salutaire, comme une rosée bienfaisante sur une plante desséchée par les ardeurs du soleil, comme une source d'eau limpide à laquelle vient se rafraîchir le voyageur altéré !

Je ne pouvais me lasser de ces délicieux souvenirs, et non content d'une réminiscence générale, je repassais une à une les différentes phases de la vie écolière, afin d'en mieux savourer les douceurs. Je me reportais à l'étude et j'y voyais ma place. Il me semblait jouir encore du bonheur que j'éprouvais lorsque par un beau matin d'été, en arrivant à mon pupitre, j'apercevais à travers les fenêtres les clochers de mon village luisant aux rayons du soleil levant. Je me rappelais ces heures agréables passées dans le commerce de la littérature ancienne et moderne. Oh ! comme je revois avec plaisir ces amis d'autrefois ! Il me semblait encore

entendre le doux et tendre Virgile me raconter la prise de Troie, la course de vaisseaux, les aventures de Nysus et d'Euryale. Puis c'était le bon Horace qui me réjouissait encore de ses saillies. C'était La Fontaine que je retrouvais faisant parler ses animaux si pleins d'esprit. C'était le doux et gracieux Fénelon, le sublime Bossuet dont les accents revenaient encore à ma mémoire. Il n'y avait pas jusqu'à mes bouderies et à ma mauvaise humeur contre Démosthènes et le bonhomme Homère, dont le souvenir n'eût pour moi des charmes. Oh ! que je répétais alors avec délices ce vers de Virgile : "*For-san et hæc olim meminisse juvabit.*"

J'assistais en esprit à ces luttes héroïques d'émulation que soutenaient les deux camps d'une même classe, ou deux classes l'une contre l'autre. Heureux combats où vainqueurs et vaincus étaient également glorieux ! luttes pacifiques où l'on pouvait cueillir des lauriers sans les souiller de sang ! A ces souvenirs, il me semblait que j'avais encore mon cœur de dix-huit ans, je me sentais animé d'une ardeur toute juvénile, et secouant le joug accablant des affaires, j'aurais rentré en lice pour combattre encore ces généreux combats.

De l'étude, je passais à la récréation. Je me revoyais au milieu de mes condisciples, et je goûtais encore cette paix, cette union dans laquelle nous vivions tous sous le même toit. C'était le séjour de la joie. Là tous les fronts étaient sans nuage, toutes les figures s'épanouissaient au milieu des ris et des cris. Nos amusements étaient simples, mais pleins d'entrain et de gaieté. Au premier retour du printemps, nous nous précipitions dans nos cours comme des agneaux bondissants à travers la prairie, et nos jeux bruyants faisaient retentir au loin tous les échos d'alentour. Je me figurais encore une de ces gigantesques parties de crosse, où l'ardeur de la victoire faisait palpiter nos cœurs. J'entendais les cris des combattants, la voix des chefs excitant les plus lâches, animant les plus courageux, puis enfin les hourras, les cris de joie quand la victoire s'était décidée pour un parti.

Quand l'hiver nous ramenait dans nos salles, les

jeux bruyants faisaient place à des amusements plus paisibles, à des rondes folâtres, à de joyeuses chansons, à ces causeries d'écoliers, où l'on voit se succéder comme un feu roulant les bons mots et les tours de malice. Tous les soucis étaient noyés au milieu de la joie folle qui nous transportait.

Parmi tous les lieux que la pensée me faisait revoir après une longue absence, comment pouvais-je oublier le pieux sanctuaire où j'avais prié tant de fois ? Oh ! j'avais perdu cette âme pure et candide, qui se laissait enivrer par les délices de la foi, que la pompe du culte et les chants religieux ravissaient d'admiration, qui trouvait des moments d'ineffable bonheur, dans ces jours où Dieu lui-même vient s'unir à nous pour nous combler de ses grâces ; mais ces souvenirs faisaient encore éprouver à mon cœur de délicieuses émotions.

Je me rappelais encore ces fêtes jetées en notre vie toujours un peu monotone du collège comme de riantes oasis sur la plaine uniforme du désert. C'était Noël avec sa nuit pleine de lumière, avec ses chants tendres et naïfs qui nous invitent au berceau de Jésus-Enfant. C'était le jour de l'an qui nous rappelait les joies les plus douces du foyer domestique. C'était Pâques que l'on voyait s'avancer avec le printemps, chassant les frimas de l'hiver et bannissant la tristesse par son joyeux alleluia ; enfin, dans la saison des fleurs, c'était la Fête-Dieu qui nous faisait voir le Roi de la nature quittant son sanctuaire pour visiter processionnellement la campagne et y répandre ses dons.

Puis venaient à différents intervalles les fêtes du Supérieur, du Directeur, des Fondateurs de la maison. Tout était prodigué pour rendre ces jours délicieux. C'était un tel mélange d'amusements, de chants, de musique religieuse et profane, d'exercices littéraires ; une telle profusion de douces choses et pour l'esprit et pour le corps, que nous en étions vraiment enivrés. Et la fête se couronnait le soir par une illumination, par des feux de joie, qui nous ramenaient le jour au milieu de la nuit. N'était-ce pas merveilleux ? Ces fêtes ne nous laissaient qu'un regret, celui de les voir s'écouler

si vite : qu'elles étaient différentes de ces fêtes du monde plus bruyantes, plus pompeuses, mais qui ne laissent dans l'âme que le dégoût et l'ennui, quand ce n'est pas le remords !

Enfin, pour couronner l'année tout entière, venait la fête par excellence, le grand jour qui apportait les vacances, le jour de triomphe pour les heureux lauréats du travail. Pendant plusieurs mois, ce jour était le pôle vers lequel se concentraient toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos espérances. Et quand luisait cette aurore si longtemps attendue, comme toutes les figures étaient riantes et vermeilles, comme on partait joyeux et léger pour revoir le toit paternel ! Et quel doux moment pour l'écolier que celui du retour au sein de la famille ! Comme le cœur bat avec violence quand vous voyez une mère vous tendre les bras, des frères et des sœurs se presser à l'envie pour avoir votre premier baiser, et jusqu'au vieux chien du logis qui lui aussi par ses caresses veut fêter votre retour !.....

Je pensais à toutes ces choses, et faisant un retour sur moi-même, je redisais avec une tristesse profonde : “ O douces émotions du premier âge, fleurs du printemps de la vie, poésie de l'âme tendre et naïve encore, vous n'êtes plus pour moi que des souvenirs ; vous avez disparu avec ces vives et fraîches couleurs, qui brillaient sur ma figure d'enfant ! Oh ! mon printemps est passé sans retour, il ne me reste plus que l'hiver de la vie avec ses jours froids et sombres !.....” Je parlais ainsi et il me semblait que des soupirs s'échappaient de ma poitrine, que des larmes coulaient de mes yeux..... Soudain, je m'éveillai, je promenai mes regards autour de moi..... je me trouvais dans une vaste chambre, une lampe répandait une lueur pâle et douteuse sur les objets qui m'environnaient ; je voyais une longue file de lits rangés à la suite du mien, j'entendais de divers points de la salle le ronflement sourd et cadencé de plusieurs dormeurs ; je reconnus le dortoir..... j'étais encore au collège ; je possédais encore mon bonheur d'écolier, je pouvais jouir dans toute leur réalité de ces biens que je croyais perdus pour jamais.

Cette pensée me soulagea, comme si l'on m'eût enlevé un poids énorme de dessus la poitrine, et il me sembla que je vivais d'une vie nouvelle.

Oui, ces images du passé n'étaient qu'un rêve ; je puis encore être heureux, je possède encore toutes ces joies qu'une illusion passagère m'avait enlevées, et mieux que jamais j'en savoure toute la douceur, de même que l'on chérit avec plus de tendresse un ami que l'on revoit après une longue absence. Mais hélas ! les plus belles choses ont le pire destin. Les années, les mois, les semaines s'écoulent, et je vois m'échapper les restes de ce bonheur ; je vois s'envoler une à une toutes les journées de cette vie sereine, comme on voit tomber les feuilles d'une rose que l'on froisse dans sa main. En vain je veux me rejeter en arrière, il faut marcher, il faut courir vers le terme du chemin, où je verrai disparaître pour jamais dans l'abîme du passé la dernière de mes plus belles années. Bientôt va sonner l'heure où il me faudra dire adieu à tout ce qui m'est cher dans cette maison, et porter mes pas loin, bien loin peut-être, de cet asile où j'ai passé le meilleur temps de ma vie. Mais j'en atteste le sentiment le plus cher à mon cœur, le sentiment de la reconnaissance, les souvenirs du collègue resteront gravés dans mon âme. Oui, je veux conserver ce doux trésor, ces gages précieux de mon bonheur d'autrefois. Je veux entendre souvent ces voix du passé, qui me parleront de vous, chers confrères, de vous, maîtres aimés, pour me redire combien il faisait bon d'habiter ensemble, sous le même toit, comme des frères. Je ne connais pas l'avenir que la Providence me destine, mais j'en ai l'assurance, les souvenirs dorés de ma jeunesse feront toujours luire un rayon de bonheur au milieu des épreuves qui rendent la vie amère. Ils seront comme un bain salubre où l'on retrempe ses forces abattues, comme un frais ombrage où l'on se dérobe aux ardeurs du soleil, comme un port assuré où le matelot cherche son refuge au milieu de la tempête.

N.-Z. LORRAIN.

Nouvelles Locales.

— Pendant ce mois, tous les soirs à 6½ h., ont eu lieu à l'église paroissiale, les exercices du mois de Marie. Tout portait à la dévotion, recueillement d'une foule nombreuse, demi-jour mystérieux à l'heure du crépuscule, tendres soupirs de l'orgue, cantiques pieux, voix suaves qui chantaient les solos, chœur puissant et bien exercé qui répétait les refrains, litanies variées, bénédiction du saint Sacrement, enfin de temps à autre instructions bien appropriées sur les grandeurs de Marie et les titres qu'elle a à notre confiance et à nos hommages. Ces instructions furent données par M. Chs LaRocque.

— Mardi, 2 mai, grand congé, fête au sucre au fond de la ravine sombre et noire derrière *chez Bouchanelle*, avec les mets antiques et traditionnels : œufs au sucre, tire, toques, trempette, etc.

— Nos cours ont empiété, plus de 12 verges, sur le domaine de Pomone, sur le verger ; de plus, celle des grands a envahi le royaume de Cérès, le champ voisin. Ainsi agrandies, elles sont tout à fait spacieuses et permettent à tous les jeux de s'y organiser sans se nuire les uns aux autres ; les promenades à l'ombre du feuillage se trouvent en même temps à l'abri des balles et des accidents imprévus.

— Un arpent de terre environ en superficie, à l'extrémité sud de l'érablière, a été mis, sur leur demande, à la disposition de MM. les Grands, afin de leur permettre d'apprendre, dans un travail à la fois utile et récréatif, les principes et la pratique de l'horticulture. Comme il s'agit d'abord d'ameublir le sol, le jardin, cet automne, ne donnera qu'une récolte de carottes et de betteraves ; mais une autre année, sans doute, comme aux jours de l'ancienne *Confédération horticole*, il nous présentera de beaux carrés riches en légumes de toute sorte et de larges allées bordées de plates-bandes où les fleurs les plus diverses étaleront leurs mille et une couleurs.

— Nos cours, de ce temps-ci, ressemblent à de véritables champs de Mars, nos salles à des places de garnison. Tous les jours, deux heures durant, nous n'entendons plus que le pas cadencé des soldats, le cliquetis des armes et la voix des commandants. Depuis le 15, le sergent Cornish, envoyé par l'adjudant général de la milice, est à donner à la compagnie ses exercices annuels. Honneur et succès à nos futurs Salaberry!

— Le 19, MM. J.-C. Prieur et J. Kehoe, le bonheur sur la figure, la piété dans leur maintien et le ruban blanc au bras, faisaient leur première communion. Il y eut sermon par le Rév. J.-B. Proulx. Chacun était heureux d'assister à cette touchante cérémonie, et de se rappeler les ferveurs et les douces émotions du *plus beau jour de la vie*.

— Nos bocages sont dans toute leur splendeur, et nos érabes balancent mollement au souffle de la brise leurs rameaux chargés d'un épais feuillage. Des milliers d'oiseaux au plumage varié, "dont le ramage se rapporte au plumage, sont devenus les hôtes de nos bois." En réalité nous habitons un nid de verdure : c'est pitié de voir arriver sitôt les vacances!

— La sortie des élèves aura lieu le samedi, 25 du mois de juin; la distribution des prix se fera le même jour à 9h. a. m. On pourra se rendre à temps de Montréal par le train qui part d'Hochelaga à 8½h. a. m., et pour le retour, il y aura l'*express régulier* à 11h. 50m. a. m.; et probablement un train spécial pour les écoliers qui quittera Ste-Thérèse vers 1h. de l'après-midi. Les directeurs du Séminaire seraient très heureux de voir assister à cette cérémonie, où se couronnent le travail, la persévérance et le succès, les parents de leurs élèves, les amis de leur Maison, et en général tous ceux qui portent intérêt à la haute éducation.

Le 24 juin, veille de la sortie des élèves, à 7h. du soir, il y aura dans la grande salle du collège, une séance dramatique et musicale, au profit de l'œuvre de la colonisation. On y jouera pour la première fois un drame inédit en trois actes, intitulé : *Les Pionniers du Lac Nominique*. Le premier acte se passe à Ste-

Thérèse, le deuxième au Colorado, et le troisième au lac Nomingue ; les diverses péripéties de ce drame nous montrent le résultat bien différent où sont arrivés les membres d'une même famille qui ont cherché l'aisance et le bonheur, les uns dans les manufactures du Massachusetts et les mines du Colorado, et les autres au pays, dans le défrichement des terres nouvelles. Nous avons lieu de croire que cette séance sans être longue, sera pleine de variété, d'intérêt et d'instruction.

Places de Semaine.

RHETORIQUE.

Discours français.—1° J. Grignon ; 2° A. Gaboury ; 3° T. Nepveu ; 4° A. Bertrand.

Composition en minéralogie.—1° A. Bertrand ; 2° A. Gaboury ; 3° J. Grignon ; 4° T. Nepveu.

Thème latin.—1° A. Bertrand ; 2° J. Grignon ; 3° T. Nepveu ; 4° O. Ostiguy.

Version latine.—1° J. Grignon ; 2° A. Bertrand ; 3° A. Gaboury ; 4° T. Nepveu.

SECONDE.

Composition française.—1° E. David ; 2° A. Beausoleil ; 3° A. Péladeau ; 4° M. Desjardins.

Vers français.—1° A. Péladeau ; 2° L. Boissonneault ; 3° A. Beausoleil ; 4° E. Gohier.

Composition latine.—1° L. Valiquet ; 2° E. David ; 3° L. Boissonneault ; 4° U. Forget.

TROISIÈME.

Version latine.—1° H. Vachon ; 2° E. Coursol ; 3° T. Arbour ; 4° A. Rottot.

Arithmétique.—1° C. Leduc, F. Bélanger ; 3° E. Coursol ; 4° J. Blais.

Exercice de style.—1° H. Vachon ; 2° E. Coursol, C. Leduc ; 4° T. Arbour.

Anglais.—1° C. Leduc ; 2° E. Tellier ; 3° E. Cour-
sol 4° E. Taillefer.

QUATRIÈME.

Arithmétique.—1° F. Cloutier, R. Brady ; 3° E. Os-
tiguy ; 4° T. Dion, R. MÉRIZZI.

Version latine.—1° H. Roy ; 2° O. Cloutier, R. Brady ;
4° R. MÉRIZZI.

Version grecque.—1° H. Roy ; 2° R. Brady ; 3° F.
Cloutier ; 4° H. Schetagne.

Thème latin.—1° R. Brady ; 2° H. Roy ; 3° D. Plouf ;
4° G. Alary.

CINQUIÈME.

Thème latin.—1° G. Langlois ; 2° A. Aubry ; 3° H.
Marien ; 4° H. Legault.

Arithmétique.—1° J.-B. Jodoin ; 2° G. Langlois ; 3°
H. Legault ; 4° H. Marien.

Version latine.—1° H. Marien ; 2° J.-B. Jodoin ; 3°
V. Lewis ; 4° H. Legault.

Mémoire.—1° J.-B. Jodoin ; 2° H. Legault ; 3° G.
Langlois ; 4° H. Marien.

SIXIÈME (*première division.*)

Arithmétique.—1° E. Gravel ; 2° D. Ladouceur ; 3°
L. Desjardins ; 4° H. Bécharde.

Thème latin.—1° C. Poissant ; 2° O. Poissant ; 3° L.
Desjardins ; 4° A. Moncion et T. Paquette.

Histoire sainte.—1° C. Poissant ; 2° E. Gravel ; 3°
Jos. Paquette ; 4° A. Moncion.

Mémoire.—1° O. Poissant ; 2° Jos. Paquette ; 3° C.
Poissant ; 4° O. Thérien.

SIXIÈME (*seconde division.*)

Thèmes latins.—1° J. Boisseau ; 2° C. Delorme ; 3°
E. Dagenais ; 4° E. Lacroix.

Mémoire.—1° E. Dagenais ; 2° F. Desrivères ; 3°
J. Boisseau ; 4° C. Delorme.

Explication latine.—1° C. Delorme ; 2° E. Dagenais ;
3° J. Boisseau ; 4° X. Bourque.

Notes de conduite pour le mois de Mai 1881.**PARFAITEMENT BIEN.**

A. Castonguay ; S. Corbeil ; J. Cruse ; W. Early ; H. Legault ; E. Meunier ; G. Payette ; C. Rochon ; T. Nepveu ; E. Coursol ; G. Alary ; R. Brady ; J. Dunn ; P. McGinnis ; S. Turcot ; E. Monnette ; P. Hogue ; J.-B. Jodoin ; H. Legault ; P. Roch ; A. Charbonneau ; F. Labonté ; A. Ouimet ; C. Poissant ; W. Proulx ; O. Simard ; X. Bourque.

TRÈS BIEN.

A. Chaumont ; M. Coupal ; J. Crépeau ; J. Sanche ; P. Hafey ; E. Graton ; L. Boissonneault ; H. Sanche ; L. Valiquet ; F. Bélanger ; J. Blais ; G. Lanthier ; Ts L'Ecuyer ; C. Leduc ; A. Martel ; A. Boissonneault ; P. McGill ; H. Pâlin ; A. Corbeil ; A. Debien ; E. Catudal ; A. Desjardins ; L. Desjardins ; C. Kelly ; H. Limoges ; J. Paquet ; A. Préfontaine ; B. Wilson ; D. Nepveu ; E. Dagenais ; E. Dubois ; H. Lafleur ; J. C. Prieur ; J. M. Kehoe.
